

giquement séparés, ils n'avaient ni le fer dont ils ne voulaient pas se servir, ni l'or qu'ils eussent dédaigné d'employer pour leur défense, ni l'éloquence de la place publique qui leur était fermée, ni l'éloquence écrite qui n'avait qu'une faible puissance alors : ils n'avaient qu'une seule force dont le monde n'avait jamais entendu parler, la force de la conscience ; qu'un seul pouvoir, le pouvoir de quitter, de se détacher, de renoncer, de mourir. Ce pouvoir s'appelait la chasteté ; et, se séparant, grâce à elle, de mille attaches honteuses et tyranniques, ils en étaient d'autant plus forts contre leur ennemi. Ce pouvoir s'appelait l'aumône ; et, se dépouillant par l'aumône des biens de la terre, ils étaient plus libres et par conséquent plus en état de combattre. Ce pouvoir s'appelait le jeûne ; et le jeûne, plus abondamment et plus régulièrement pratiqué qu'il ne s'était jamais vu, brisait encore un lien et donnait une force de plus. Ce pouvoir s'appelait la prière ; et la prière, remplissant la vie de ces hommes comme elle n'avait jamais rempli la vie d'aucun homme, les émancipait et les fortifiait à son tour. Ce pouvoir s'appelait le martyre ; et la possibilité, la probabilité, l'attente, l'espérance, le désir même du martyre, les arrangements pour le martyre, devenus pour ces hommes une occupation et une pensée habituelles, quotidiennes, familières, amenaient avec eux la liberté la plus absolue et la force la plus invincible. Telle était cette rude vie chrétienne, si austère et si haute, que loin de la savoir imiter, nous pouvons à peine y croire.

CHAPITRE IV

LA LIBERTÉ

Voilà le chrétien dans le combat. Mais il faut le montrer aussi dans sa victoire. Et cette victoire peut s'exprimer par un mot, la liberté. La vie chrétienne était une vie dure, mais c'était une vie libre.

Quiconque avait vécu païen, avait vécu et s'était senti vivre sous un multiple esclavage. Il avait été presque toujours l'esclave du vice. — Sa superstition même l'y poussait. Et le vice l'avait jeté dans le dégoût et dans la tristesse, dans cette « tristesse du siècle qui donne la mort. » Et la tristesse à son tour le jetait dans une corruption nouvelle : « Dans leur désespoir, dit saint Paul, ils se sont livrés à l'impureté. »

Il avait été l'esclave de la mort. Quoi qu'il fit, la perspective de ce terme suprême le laissait inconsolable. Quant à ce qui devait suivre la mort, peu de gens sans doute croyaient d'une manière assurée que tout finit avec cette

vie ; mais nul n'avait idée de ce qui peut se passer dans l'autre. Platon avait pu ressusciter son Arménien Her, et Plutarque son Thespesius ; mais Plutarque et Platon, comme des poètes, avaient rêvé ce qu'il leur plaisait. Le meilleur, pensait-on, était de n'y pas regarder, et de se borner à la vie présente. Aussi, tout en gémissant des maux de cette vie, on tremblait de la perdre ; jusque dans les débauches et à cause même des débauches, on était, comme Horace et Anacréon, poursuivi par l'idée de cette fin suprême de toute affaire et de toute débauche. Voyant la mort partout, et ne voyant en elle rien que de sinistre, on ne pouvait ni l'oublier, ni s'accoutumer à elle.

Par suite, le païen avait été l'esclave du pouvoir. — Cette « peur de la mort, comme dit saint Paul, le rendait sujet à toute servitude¹. » Celui qui était si mal résigné soit à s'abstenir, soit à mourir, pouvait-il refuser quelque chose à César, à l'homme qui avait tout pouvoir pour le satisfaire et tout pouvoir pour le tuer ? Les traditions patriotiques étant éteintes, la foi, même vague, à un Dieu vengeur et rémunérateur étant fort affaiblie, comment César n'eût-il pas tout exigé et tout obtenu, crainte, servitude, flatterie, genuflexion, baisers, prostitution, apothéose ? Si tout ne lui était pas toujours donné, c'était modération du pouvoir à exiger, ce n'était pas hardiesse du sujet à refuser.

Il avait été enfin, ce qui résumait tout, l'esclave du démon. Sous la forme d'idoles, d'oracles, de divination, de sortilèges, d'astrologie, le démon gouvernait toutes ces âmes, y compris les plus hautes, les plus orgueilleuses, celles même des athées. Il les menait comme un troupeau

¹ Eos qui timore mortis per totam vitam obnoxii erant servituti. *Heb.* xi, 15.

servile et muet¹. J'ai signalé par plusieurs traits la servitude des plus rares intelligences. Nous ne saurions assez nous dire combien ce quadruple esclavage pesait lourdement sur les âmes, combien ce monde gémissait, combien il se sentait dans les ténèbres, combien il était triste ; et les derniers et indicibles excès de sa débauche n'étaient-ils pas, à vrai dire, la plus manifeste preuve de sa tristesse ?

Tout cela nous apparaît aujourd'hui dans le vague lointain de l'histoire. Mais, pour les hommes d'alors, c'était une servitude présente, réelle, positive, active, sentie, avouée même sous le nom que nous lui donnons ici. L'homme en avait, sinon l'intelligence, du moins la conscience. Tout le temps donc de sa vie antérieure, c'est-à-dire pendant vingt ans, trente ans, soixante ans peut-être, le néophyte avait gémi, souffert, porté le joug, trainé la chaîne.

Et maintenant il était libre ! — Un beau jour, on était venu lui dire : « Tout peut changer pour toi. Dieu n'est pas éternellement irrité. Tu peux être affranchi de la servitude de tes vices et vivre par la grâce de Dieu d'une vie pure et sereine. Tu peux en venir à regarder la mort, non-seulement avec résignation, mais avec espérance et avec joie. Tu peux être libre, même vis-à-vis de César. Tu peux t'affranchir du culte de tes dieux, de ces dévotions craintives, de ces remèdes de la peur qui ne font qu'augmenter la peur. Il y a dans ce monde un secret, non-seulement pour purifier et délivrer ton avenir, mais pour absoudre et anéantir ton passé. D'autres l'ont connu, ont relevé leur âme, rasséréiné leur cœur, reconquis leur intelligence, purifié

¹ Cum gentes essetis, ad simulacra muta prout ducebamini euntes. — *I Cor.*, xii, 1. A diaboli laqueis a quo captivi tenentur ad ipsius voluntatem. *II Tim.*, ii, 25, 26.

même leur corps. Au milieu d'eux, tu trouveras ce que tu n'as jamais connu, un but à poursuivre, des devoirs et par conséquent des droits, une vraie famille, de vrais amis, une fraternité inconnue avec les hommes, une alliance bien autrement inconnue avec ton Dieu, en un mot, comme un océan d'affections où ton cœur va se purifier et se rafraîchir. »

Et il avait entendu, compris, accepté, accompli ces paroles. Et maintenant il était libre. Il était affranchi de la domination de ses vices. — On le savait assez; quiconque se faisait chrétien, si dépravée qu'eût été sa vie, trouvait la force de la changer. Quand un homme s'était converti, il n'était pas besoin qu'il changeât rien à ses vêtements, à sa démarche, aux actes extérieurs de sa vie; la modestie de son langage, la régularité de ses mœurs, la douceur et l'équité qu'on trouvait en lui, suffisaient à le faire reconnaître. « Qu'est ceci? disait-on. Quel changement s'est fait chez celui-là, chez celle-là? Il faut qu'ils se soient faits chrétiens¹. » On savait que, dans ces prisons qui regorgeaient de criminels et que la justice des proconsuls ne suffisait pas à vider, il n'y avait de chrétiens que ceux qui y étaient comme chrétiens². On savait les fruits qu'avait portés le christianisme: tant de courtisanes qu'il avait rendues pures, tant d'unions souillées qu'il avait remises dans

¹ Tertull., *ad Scapulam*, 2; *Apolog.*, 5.

² De vestris exæstuat carcer, disent aux païens Tertullien (*Apolog.*, 44) et Minutius Felix (28, 55, 58). — Nul chrétien n'a été jugé et convaincu d'un autre crime que de christianisme (Athénag., *Legat.*, 2, 54). — Pureté de mœurs chez les chrétiens (Minut. Felix, 55; Orig., *C. Cels.*, IV, 27; Tertull., *Apol.*, 59, 45), et ce cri d'admiration que la vertu des femmes chrétiennes arrache à Libanius: Βαβαί! οἶαι παρὰ χριστιανῶν γυναικὲς εἶσιν! « Mon Dieu! quelles femmes il y a chez les chrétiens! » *Ad viduam*.

la voie du bien, tant de familles maudites qui étaient maintenant bénies, tant de chastes mariages, tant de viduités gardées fidèlement, tant de virginités conservées dès l'enfance jusqu'à la vieillesse, tant de femmes vierges, d'hommes vierges, d'époux vierges. On le savait, on s'en raillait, on s'en indignait même, comme d'un scandale. La multitude, en effet, devait en sourire ou s'en irriter. Mais il ne laissait pas que d'y avoir dans le paganisme des âmes plus élevées qui sentaient leur esclavage et en gémissaient du moins, si elles ne pouvaient le secouer, comme Sophocle, par exemple, qui se réjouissait, dans son vieil âge, « d'avoir enfin échappé à la tyrannie de l'amour, ce maître dur et perfide » qui avait opprimé sa jeunesse. Combien de telles âmes, lorsque, avant la vieillesse, avant l'âge mûr, avant même d'avoir porté le joug, elles se voyaient délivrées de ce tyran, devaient bénir la main qui les avait délivrées!

Affranchi de ce joug, le néophyte était par suite affranchi de la crainte de la mort. — La mort n'était plus pour lui une énigme sans mot, ni une sentence irrémissible et fatale, ni un objet d'inconsolable épouvante. Son intelligence éclairée, sa conscience désormais pure lui apprenaient non pas seulement à braver, mais à aimer la mort. On pouvait déjà s'en apercevoir en comparant les soldats chrétiens qui commençaient à se multiplier dans les armées romaines, à la milice dégénérée au milieu de laquelle ils combattaient. On pouvait surtout s'en apercevoir à ces confesseurs que l'Église avait besoin de modérer autant au moins que d'exciter; à ces chrétientés qui venaient en masse se dénoncer au proconsul; à ces néophytes auxquels il fallait que leurs évêques défendissent d'aller, en brisant les idoles ou en insultant les temples, irriter les païens et solliciter la mort;

à tous ces amants du martyre auxquels il fallait prêcher, non pas le combat, mais la fuite; non la témérité qui provoque l'épreuve, mais l'humilité qui, prête à soutenir l'épreuve, l'évite pourtant si elle le peut. Cette facilité des chrétiens à souffrir et à mourir était passée en proverbe : « Ne soyons pas comme ces Galiléens; ne nous précipitons pas indiscretement vers la mort, » disent Épictète et Marc Aurèle. Épictète et Marc Aurèle, en effet, n'avaient garde d'agir ainsi.

Un autre signe de ce courage et de cette confiance est encore la manière dont les chrétiens parlent de la mort. « Madame, dit Bossuet, fut douce envers la mort. » Les chrétiens étaient même courtois envers elle. Ils l'appelaient passage (*transitus*), changement (*mutatio*), sommeil (*dormitio*); l'inhumation s'appelait *dépôt* (*depositio*); le lieu de la sépulture s'appelait *dortoir* (*κοιμητήριον*, cimetière). « Au sujet de ceux qui dorment, disait doucement saint Paul, ne vous attristez pas comme les autres (comme les païens). » Les chrétiens ainsi réconciliés avec la mort la traitaient comme une sœur. « Ces malheureux, » dit un de leurs ennemis avec une compassion singulièrement placée, « ces malheureux (*κακοδαίμονες*) se sont persuadés que tout leur être sera immortel et qu'ils vivront éternellement. Ainsi ils méprisent la mort, et il en est beaucoup parmi eux qui s'offrent volontairement au supplice¹ ! »

Quant à César, — libre du lien de la corruption, libre des terreurs de la mort, le chrétien était bien libre vis-à-vis de César. Les moyens manquaient et pour le séduire et

¹ Lucien, in *Peregr.*, p. 996.

pour l'effrayer, habitué qu'il était à mépriser ce que César pouvait lui donner, à estimer ce que César ne pouvait lui ravir. La liberté de conscience, cette idée inconnue au paganisme qui reconnaissait une conscience et une foi, aux nations tout au plus, mais jamais aux hommes, la liberté de conscience était entrée dans le monde. Ces grandes paroles : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu; il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, » et celle-ci encore : « Nous ne pouvons pas; » et celle-ci : « Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, mais ne sauraient ensuite rien faire davantage;... mais craignez celui qui, après avoir tué, a encore la puissance de précipiter dans l'abîme¹. » Ces grandes paroles du Sauveur et des Apôtres avaient soulevé dans le monde une puissance nouvelle et dressé autour de la conscience humaine un rempart qui ne sera jamais brisé. Alors, pour la première fois, l'acte religieux était apparu comme étant surtout un acte spontané de l'homme qui ne tire sa valeur que de sa liberté, et qu'il est inutile d'interdire comme d'imposer². Peu importait que ce droit de la conscience fût constaté ou non par des proclamations officielles, rarement efficaces, souvent perfides; il était gravé ailleurs en lettres

¹ *Act.*, v, 29; *Act.*, iv, 26; *Luc.*, xii, 4, 5. « Rends à César l'image de César qui est empreinte sur sa monnaie; rends à Dieu l'image de Dieu qui est empreinte dans la personne de l'homme. Rends à César l'argent, à Dieu toi-même. Sans quoi, si tout appartient à César, que restera-t-il pour Dieu? » Tertull., *de Idololat.*, 15.

² L'idée de la liberté de conscience est bien nettement exprimée par Tertullien, *Apolog.*, 24, 28; *ad Scapulam*, 2, 5; *de Idololat.*, 15. Inter licitas functiones sectam istam deputari oportebat, a qua nihil committitur, quæ illa de illicitis factionibus timeri solent. *Apol.*, 58.

Tantum humani juris et naturalis potestatis est unicuique quod putaverit colere, nec alii obest et prodest alterius religio. Sed nec religionis est cogere religionem que sponte suscipi debeat, non vi, etc. *Ad Scapulam*, 1.